

*À Michel et Lydia
Sans qui je ne serais pas.*

Préface

Évoquer sa mère n'est pas simple. Mon approche depuis la genèse de « *Lydia l'éclat de l'inachevé* »¹, jusqu'à cette préface, n'est qu'un hymne à sa mémoire, elle qui, j'en ai l'intime conviction, ne m'a pas aimée². Cette constatation, injuste peut-être, aurait pu m'amener au règlement de compte, il n'en sera rien, question de dignité envers soi et celle qui, quels que puissent être ses manques, est et restera la mère. D'ailleurs, ici, les reproches d'une fille à sa mère ne pèsent pas lourd face à cette question lancinante qui me tarabuste : pourquoi suis-je accrochée à maman, que je ne cesse de la ressusciter en ses actes les plus beaux ? Pourquoi suis-je ainsi occupée par elle dans le sens d'un territoire qu'occuperait un ennemi (admiré, certes) mais que je ne puis déloger qu'en le traquant jusqu'à l'intime de ses écrits ?

Cette obscure et tenace question a rencontré l'appel de Gislinde Seybert, l'Allemande. Gislinde dont le père, soldat de la Wehrmacht, avait occupé la Belgique en 1940, Gislinde bourrelée de culpabilité me demandant de contribuer à travers le journal de Lydia³ au livre *Heroisches Elend*⁴, qu'elle et Thomas Stauder projetaient de publier sur la Grande Guerre. J'ai su tout de suite que la place de maman devait être là, au milieu des Allemands, elle qui les redoutait en 1914 et les combattait en 1943. Je voyais déjà l'ardente Lydia de quinze ans entre les pages d'un livre conçu et publié par les descendants de ses ennemis.

Devinant tout cela, qu'est-ce qui m'a pris d'inviter Gislinde et Thomas à un colloque en octobre 2014 ? Tout s'est passé comme si je voulais prolonger ce contact fantomatique et obsessionnel avec l'envahisseur que, petite fille, j'ai connu moi aussi, en 1940. La venue de Gislinde et de Thomas en Belgique s'est imposée à moi comme s'est imposée la présence de Lydia entre les pages de leur livre. Lydia qui s'y trouve cachée, ramènerait ainsi en octobre 2014 les Allemands assagis dans une Belgique apaisée. Voilà comme se trament les choses.

Une guerre en 1914, un centenaire en 2014, et dans ce vaste espace temporel où chuchotent les morts et se courbent les orgueils, se tissent les mille impondérables de la réconciliation.

Mais que deux Allemands aient entrepris de faire appel aux intellectuels des pays autrefois conquis, n'est-ce pas surprenant ? Ne fallait-il pas un certain masochisme pour oser voir, noir sur blanc, l'effet de l'occupation dans la conscience européenne actuelle ? Leur livre qui étale et commente les pires atrocités de la Grande Guerre, ne reflète-t-il pas une image tragique, voire romantique d'eux-mêmes ? N'est-il par le miroir dont le reflet à la fois fait mal et purge le mal ?

Heroisches Elend révélerait ainsi une impérieuse envie de catharsis. Thomas Stauder, lui-même, dans un de ses courriels, ne souligne-t-il pas la signification symbolique ajoutée d'une présentation de son livre en Belgique ?

Cette rencontre me comble, comme si elle purgeait ma propre attirance/répulsion tout en glorifiant le patriotisme de maman en 1914 et sa résistance en 1943.

De Lydia, âgée de quinze ans, je possède trois cahiers : deux noirs et un rouge.

Le premier cahier noir est écrit sur le vif du 15 mai au 29 septembre 1913 et repris à la page suivante le 1^{er} août 1914 pour se terminer en septembre 1914, la famille s'embarquant pour

l'Angleterre. Entre le 29 septembre 1913 et le 1^{er} août 1914, que s'est-il passé dans la vie de Lydia ? Nous n'en saurons pas grand-chose. Mais ces 11 mois ont permis à la fillette qu'elle était en 1913 de se métamorphoser en une adolescente qui se met à penser. Le style est déjà tout autre. Ce premier cahier couvrant les événements de 1913-1914 sera entièrement publié.

Le second cahier noir, débutant à Londres le 29 décembre 1914, exhibe le spleen de Lydia exilée. Ce cahier est une réappropriation et un développement des faits passés en 1913, ébauche du cahier rouge. Je n'en publierai que le début, imbibé de pathos face à la paix et à la guerre ainsi qu'une nouvelle et une autofiction reportées du premier cahier.

Le cahier rouge, écrit à Londres, premier tome de ce que Lydia appelle son « grand journal » et qu'elle intitule « Feuilles de famille » est lui aussi l'amplification de l'année 1913. Construit par thème, il révèle avec un luxe de détails les faits seulement évoqués dans son journal de petite fille en temps de paix. Le deuxième tome du « grand journal », qu'elle comptait intituler « Feuilles de guerre », n'a jamais vu le jour. Sans doute ses études à Londres et le retour en Belgique en 1918, l'ont-ils accaparée toute. Le cahier rouge est intégralement publié.

J'ai corrigé les fautes d'orthographe, respecté certaines maladresses d'écriture, des concordances de temps fantaisistes. Le lecteur remarquera aussi dans la réappropriation du passé, quelques légères inadéquations de dates.

Le journal de la jeune Lydia della Faille évoque donc la situation de cette famille en temps de paix et la cassure de la guerre. dès le 1^{er} août 1914.

Après le décès en 1911 de Madame Alexandre della Faille de Leverghem au château de Lackbors, situé à Deurne, proche banlieue du nord-est d'Anvers, les descendants della Faille, continuent à vivre sur le domaine. On se voit beaucoup, on se

rencontre dans les allées, on va chez l'un et l'autre, tous cousins, tous unis par un puissant esprit de famille. Une propriété s'appelait à cette époque une « campagne ». Le père de Lydia, Gustave, y côtoie ses quatre frères, Gaston, Jules, Ludovic (dit Fio) et Henry. En 1914, Gaston⁵ et Ludovic sont encore célibataires et l'ardente Lydia parle beaucoup de ces jeunes oncles dans son journal.

On lira avec délices les promenades sur le port d'Anvers, où Lydia éblouie ne cesse d'admirer la puissance et la beauté du travail qui côtoie l'élégance des voiliers sillonnant l'Escaut. Lisait-on Émile Verhaeren chez les della Faille ? On y retrouve cette fierté du Belge devant le progrès, le vitalisme, l'enthousiasme du poète. Mais aussi la conscience chez Lydia de l'échelle sociale qui lui pose un dilemme : est-ce du côté du travailleur qu'il faut se tourner, ou bien s'asseoir et admirer la beauté des yachts ? Doit-elle admirer en premier le travail des uns qui produit la richesse des autres ?

Soucieux de la santé de ses enfants, Gustave della Faille exigeait qu'au printemps les études se fassent dehors. Lydia n'est pas d'accord : « Dehors il y a tant de choses à observer... la nature est tellement plus intéressante que la grammaire ! » Les descriptions minutieuses jusqu'aux plus infimes insectes sont si vivantes que parfois un sentiment d'envie me traverse « elle écrit mieux que moi ». Comment étudier devant toutes ces choses quand, de surcroît, ces études bucoliques sont perturbées par la présence inopinée d'oncle Fio, « et un oncle Fio à ses côtés, ça embrouille », note naïvement Lydia.

On assiste au conflit latent entre Mademoiselle et ses jeunes élèves. Que le lecteur sache que les claques que celle-ci administrait aux enfants della Faille n'étaient en rien comparables à celles que Lydia, adulte, donnait à sa progéniture. Elle nous menait dans la salle de bains une brosse à cheveux à la main, nous invitait à nous déculotter et nous frappait jusqu'à ce que

les larmes jaillissent de nos yeux. Elle nous demandait alors de nous retourner et de l'embrasser car, disait-elle, si la punition est méritée, je ne vous en veux pas. Et nos lèvres se posaient sur la douceur de la joue, et ça, c'était le plus terrible de la punition. Devant la dépouille de la jeune Lydia qu'est son journal, je me permets cette anecdote, parce que le régime des claques qu'infligeait « Mademoiselle » et celui de Lydia, mère de famille, est considéré aujourd'hui comme « torture » et interdit par une loi en Belgique.

Si déplacées que soient, dans cette préface, mes considérations sur les fessées, je me dois de reconnaître que si les enfants de Lydia ont quelque force morale, c'est à ses qualités de rigueur et de courage, qu'ils le doivent.

« Vous auriez fait une bonne allemande » a dit un officier SS à Lydia qui lui tenait tête en 1944. Ce compliment la remplissait de fierté et la poussait à s'en vanter devant ses enfants et son mari. L'ennemi était digne d'elle. Que l'on ne voie pas, ici, en sous-main, l'apologie de la SS, mais uniquement celle du courage exemplaire de Lydia.

La guerre bouleverse l'état idyllique de l'année 1913. À partir du 1^{er} août 1914, Lydia relate jour après jour les événements internationaux et familiaux. On verra la famille partant au gré des rumeurs, tantôt à Anvers, tantôt dans leur campagne de Deurne, subissant l'attaque de zeppelins, ou l'attente des obus. La Belgique tout entière semble une vaste fourmilière affolée de gens courant en tous sens, perdant le nord, ne sachant où se réfugier, où poser en lieu sûr leurs biens transportables. Mais elle est aussi grandie par cette vague patriotique qui anime la jeune Lydia qui rêve de « soigner les blessés » et pousse les oncles si séduisants à prêter leurs propriétés aux armées et à s'engager avec enthousiasme au combat comme gardes civiques. Tout le long d'août 1914, la jeune Lydia attend un « brassard de la Croix Rouge », mais la mère veille, un hôpital n'est pas fait pour une

jeune personne qui ne connaît rien de la vie. Madame della Faille est nommée infirmière dans le château d'un voisin transformé en centre de la Croix Rouge. Ses filles font des bandages à partir de chemises. Les draps se succèdent sur la machine à coudre, les garçons aident les soldats à faire leur lit de paille et donnent à boire aux chevaux. Sur la route, parmi l'encombrement de charrettes de vivres et de munitions, on entend les cris, les clameurs des gens se mêlant au mouvement incessant des troupes. On est convaincu qu'Anvers, ce pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre est le but suprême des Allemands, comme il l'aurait été pour Napoléon.

J'ai voulu vérifier la vérité historique des dires de la jeune Lydia. Je me suis appuyée notamment sur le *Rapport du commandement de l'armée, période du 31 juillet au 31 décembre 1914*. Les actions militaires, rapportées au jour le jour dans le cahier ont été ratifiées par ce rapport. Les faits bruts de la réalité retenus par les historiens donnent raison à la subjectivité de Lydia. Seuls, les chiffres (le nombre de combattants, de morts ou de blessés) que Lydia apprenait des journaux, sont souvent exagérés. Entre les pages de la diariste, le lecteur suit l'avancée inexorable de l'armée allemande jusqu'à Anvers. Il voit la venue de la reine et des petits princes. La bataille si meurtrière d'Aarschot. Le reflet des événements guerriers sur le quotidien de cette famille et de la population. À lire ce journal, pur document historique, on en viendrait presque à faire fi des commentaires, pour ne laisser au lecteur que l'éblouissement d'une « vérité » à jamais écrite, à jamais sortie du néant dans toute sa fraîcheur.

Deux remarques cependant :

Le journal est écrit entièrement en français, pas un mot de flamand échangé entre les domestiques et la famille. Pourtant, le châtelain s'adressait à son personnel en patois local, le *keuken vlaams*. Il semble donc étonnant que Lydia, qui connaissait

le flamand d'Anvers, ne l'écrive pas dans son journal. La petite « bonne » qui s'écrie effarée « Madame ! Madame, au secours, vite !! Tout le village est à notre porte ! », s'est-elle exprimée ainsi ? On peut en douter, à moins qu'elle ne se soit francisée au contact de ses « maîtres » ? Ou bien, tout naturellement Lydia a-t-elle traduit la phrase dans sa langue maternelle, le français ? Peut-être même, l'idée de tracer des mots en patois flamand, n'aurait-elle pas pu venir à l'esprit d'une « lettrée » francophone de Flandre ? Mystère...

En 1830, la Belgique indépendante devient un état unilingue francophone car les classes dominantes tant en Flandre qu'en Wallonie parlent le français. La vie publique en Flandre est entièrement francophone. La connaissance du français constitue ainsi une barrière sociale. Le mouvement flamand (venu des intellectuels flamands qui s'exprimaient en français) a voulu sauver à la fois le statut social du Flamand et la « langue » et la culture flamande. On peut s'étonner à cet égard que les nombreux patois flamands n'aient pu s'unir en une « langue flamande » aujourd'hui officiellement néerlandaise. Le Flamand échapperait en quelque sorte à ses propres espérances mettant en compensation tout son poids revanchard et revendicatif sur le droit du sol, le « Vlaanderen ».

Du point de vue sociologique, le terme de « bonne » qui sous-entend « bonne à tout faire », si choquant aujourd'hui, n'est pas un vocable de condescendance ou de mépris. Il situe simplement le niveau social « naturel, voulu par Dieu », comme on le pensait alors. De même « populace », plus loin dans le texte, signe la crainte devant un phénomène incontrôlable : le peuple. Cette entité vague et redoutable, l'aristocrate essaye de l'approcher, de la comprendre, de l'aimer même, comme un enfant tente d'apprivoiser un fauve dont il se sent proche.

Au sens large, la famille comprend les domestiques. Ceux-ci sont considérés comme personnes jouant un rôle utile et même

essentiel. « Maîtres et serviteurs » vivent harmonieusement dans le respect mutuel. On se sent bien, on est heureux chacun à sa place, on aime les bonnes et les bonnes vous aiment, croit-on.

Qu'en est-il du socio-linguistique en 1914 ? Les postes de commandement de l'armée sont tenus par des officiers francophones. Pour se faire entendre des soldats flamands qui ne comprennent pas les ordres donnés en français, les officiers et sous-officiers ne trouvent rien de mieux que de mettre du foin dans un des sabots de la jeune recrue, de la paille dans l'autre, et au lieu de commander : « gauche droite, gauche droite, ils hurlent : *Hooien Strooien, Hooien Strooien*⁶. Humiliation que, même aujourd'hui, le Flamand n'oublie pas.

Au seuil de la guerre, la droite catholique gouverne la Belgique. Socialistes et libéraux sont dans l'opposition. C'est ainsi qu'un Flamand, d'origine française, francophone de Flandre, mais parfait bilingue, Charles de Broqueville⁷, sera le chef du gouvernement belge en 1914 et Ministre de la Guerre. Au grand dam du Roi Albert 1^{er} ; il encouragea en Flandre le groupement de volontaires et de gardes civiques⁸, omniprésents dans le journal de Lydia.